PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4me Année. — N° 9. Mars 1889.

SOMMAIRE

Nécessité d'une Nouvelle Orientation Philosophique [1]

III

En donnant naissance à ce magnifique réveil de la conscience qui a nom Libre Pensée, le 18me siècle a cependant laissé subsister dans l'esprit des masses un déplorable malentendu. Tour à tour sollicitée par deux courants opposés : le spiritualisme concluant au *survitalisme*, le matérialisme conduisant au *néantisme*, l'intelligence humaine n'a entrevu d'un côté que les obscurités d'une métaphysique brumeuse, tandis que d'autre part elle reculait effrayée devant la désespérance du néant. Et pendant que le matérialisme s'élevait et grandissait peu à peu sur les ruines du fanatisme et de l'intolérance religieuse, le spiritualisme, lui, semblant demeurer étranger aux efforts progressifs de la pensée, se contentait d'ensevelir pieusement le principe d'immortalité dans les profondeurs d'une scolastique insuffisante pour satisfaire l'exigeante raison humaine. De là cette regrettable confusion qui a rendu l'idée de Libre-Pensée, synonyme de matérialisme, alors que ce dernier terme représente en réalité un système naturellement destiné à poser des bornes à la liberté, en fermant arbitrairement à l'intelligence les portes de l'avenir.

« La principale condition de la liberté — dit Spurzheim — est la « faculté de connaître les motifs et de choisir parmi eux ». Toute

[1] Voir le dernier numéro.

affirmation imposée, toute négation arbitraire est donc contraire au principe de liberté, puisqu'il n'y a plus facilité de connaître, et par suite liberté de choisir, là où la pensée est forcément limitée, soit à la base, par des prémisses non démontrées, soit au sommet par des conclusions hypothétiques.

Placée entre la foi sans contrôle et la négation sans preuves, la conscience humaine n'est pas en possession de sa liberté. Lorsque fatiguée et troublée par la lutte incessante de la Raison et du Sentiment — deux forces l'actionnant à un égal degré — elle ne peut qu'espérer sans comprendre ou comprendre sans espérer, on ne saurait affirmer qu'elle soit libre, c'est-à-dire qu'elle puisse choisir et discerner, apprécier et juger en toute indépendance de cause.

A lui garantir cette liberté il est facile de reconnaître que matérialisme et spiritualisme sont tous deux impuissants et que, seule, une synthèse rationnelle offrant une égale part d'activité à la Raison et au Sentiment pourra donner à la conscience l'indépendance qu'elle réclame. Quelle sera cette synthèse ? Sortira-t-elle toute prête du cerveau d'un philosophe, où la science, jusqu'à ce jour iconoclaste, élèvera-t-elle plus tard des autels, là où depuis si longtemps elle entasse ruines sur ruines ? C'est ce que l'avenir nous apprendra sans nul doute, mais ce qu'il importe, en tous cas, de rechercher dès maintenant.

On a enlevé au peuple ses croyances religieuses, mais que lui a-t-on offert en échange ? Quelle vérité a surgi, quelle lumière a brillé pour dissiper les ténèbres où l'on a volontairement plongé la conscience ? Et pourtant l'heure presse. Un invincible courant porte de plus en plus les sociétés humaines vers la liberté. Qui peut répondre que, sans direction et sans but, cette liberté ne devienne plus tard une cause de désordres, une source d'injustices ? A l'imprescriptible droit d'être libre est intimément lié pour l'homme le devoir absolu d'employer cette liberté à bien faire. Mais où commence le Bien, où finit le mal ? où finit la liberté, où commence l'arbitraire ? C'est ce qu'il s'agit de déterminer, ce qu'il importe de bien établir si l'on veut préparer à l'humanité une liberté féconde et durable et lui éviter pour l'avenir les mêmes égarements, les mêmes défaillances, qui tant de fois déjà l'ont affaiblie et retardée dans sa marche progressive.

C'est à la philosophie qu'incombe le devoir d'éclairer les consciences et de faire germer en elles les purs principes de solidarité et de justice qui sont les régulateurs naturels de toute liberté. Son rôle est d'édifier

la religion naturelle sur les ruines des religions révélées, en un mot de combattre, au nom de la Raison, du Progrès et de la Science, contre ces deux pires ennemis de la vérité, le cléricalisme et le néantisme, qui, quoique en apparence étrangers l'un à l'autre, concourent cependant à un même but : l'oppression de la conscience.

A cette conscience, dernier refuge d'une liberté dont on peut opprimer et enchaîner momentanément les manifestations extérieures, mais dont on ne saurait étouffer longtemps le cri de révolte, il faut montrer la vérité sans voiles, il faut s'efforcer de lui rendre cette vérité sympathique, en rejetant impitoyablement loin d'elle tout ce qui peut lui rappeler un passé abhorré.

Tant de siècles de fanatisme et d'intolérance ont si lourdement pesé sur la conscience, tant de séculaires oppressions l'ont pendant si longtemps courbée et avilie, qu'il ne faut point s'étonner si, à mesure que grandit en elle le sentiment de sa dignité, elle se montre instinctivement méfiante à l'égard des idées et des croyances qui servirent jadis à la maintenir durement sous le joug d'une écrasante domination religieuse. Et c'est pour cette raison que, désespérant de trouver sa liberté là où cependant elle se sent sympathiquement attirée par l'attrait de la survivance, elle se dirige peu à peu du côté où elle croit rencontrer son indépendance, sans s'apercevoir que c'est là justement que le dogme néantiste va l'étreindre et lui imposer arbitrairement la négation d'elle-même.

Dans le sanctuaire de la conscience deux forces sont en présence : l'une porte l'être vers la liberté, l'autre l'entraîne irrésistiblement vers l'espérance. Dire à l'être qu'il peut espérer là où rien n'est contraire au principe de liberté, qu'il ne peut vraiment être libre que là seulement où rien ne vient heurter son besoin d'espérance, c'est donc garantir à la conscience son harmonie et lui permettre d'aspirer sans défaillances à la conquête de la vérité. Lui présenter le grand principe de survivance — base essentielle, croyons-nous, de tout essor progressif — non plus comme indissolublement lié à d'autres principes moins évidents, mais simplement comme une vérité nécessaire au progrès humain, indispensable au bonheur social et hors de laquelle peut s'étendre jusqu'à l'infini le rayon de la liberté, telle est donc la meilleure marche à suivre pour guider sûrement la conscience dans les inextricables sentiers de l'hypothèse.

A ce besoin d'idéal, à ce désir d'espérer, qui est une des nécessités de sa double nature, offrons l'idée régénératrice d'un avenir éternel fait de libres efforts et de progrès constants. A cette autre nécessité qui la porte invinciblement vers la liberté, offrons également une

entière satisfaction, en laissant son essor, libre de toute entrave, l'entraîner du côté où la portent plus particulièrement ses aspirations. Nous aurons alors, en multipliant les objets de son choix, en agrandissant le rayon de son action, donné à la conscience, avec l'indépendance que sa fierté réclame, les moyens d'exercer cette liberté à bien faire et de ne plus l'employer à préparer aveuglement son abdication. Car c'est véritablement l'obliger à abdiquer sa liberté, à se renier elle-même que de lui fermer à jamais l'horizon de l'avenir ; c'est la courber une fois encore sous le poids d'un nouveau dogme que de lui dire arbitrairement : tu ne seras plus, et cette liberté qui te faisait si forte, la tombe va l'engloutir et avec elle aussi le fruit de tes labeurs, l'objet de tes espérances. Mais c'est également lui refuser d'exercer cette même liberté, que de lui imposer non moins arbitrairement, l'obligation d'accepter, comme corollaires indispensables à l'idée de surexistence, d'autres idées qui, il faut bien le reconnaître, ont servi jusqu'à ce jour à l'asservir et à comprimer ses élans.

Tel est le juste reproche que nous pouvons adresser à l'école spiritualiste, la seule affirmant la survivance de l'être et son éternelle durée, mais qui s'obstine, malheureusement, par suite d'un entêtement inconcevable, à rendre inséparable cette affirmation si utile au progrès social, d'autres affirmations dont rien jusqu'à ce jour n'est venu démontrer ni la nécessité absolue, ni l'exacte vérité.

L'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme sont des problèmes à résoudre et non des vérités à affirmer. Imposer prématurément à la conscience leur solution hypothétique, c'est l'opprimer despotiquement dès ses premiers élans vers la vérité, en lui refusant d'exercer le droit inconstestable de la rechercher librement. Et la conscience veut surtout être libre. Elle aspire de plus en plus à secouer le joug de ses servitudes passées. Elle a soif de vérités, mais elle a horreur du dogme, qui ne peut que la courber muette et impuissante, alors que de plus en plus elle sent grandir en elle la nécessité et la force de s'élancer librement à la conquête de son idéal.

(à suivre) E. LEBAY.

Une indisposition assez prolongée du médium ayant obligé l'Esprit Jean à suspendre un certain temps ses dictées, la reprise de l'EXISTENCE, « *La Vie* » se trouve remise à prochainement.

CHRONIQUE DE LA LIBRE RECHERCHE

AUX SCEPTIQUES

Je sais bien que le présent article ne serait pas du goût de mon ami George, s'il était simplement lecteur de la *Vie Posthume*.

L'ami George est absolument convaincu — il a les meilleures raisons de l'être — et de la survivance et de la communication. Il priserait donc fort peu une discussion quelconque tendant à prouver l'existence de l'au-delà, en abandonnant aux exigences toujours croissantes des sceptiques, le principe même des relations supra-terrestres par les moyens médianimiques.

Je laisse donc à M. le Directeur de la *Vie Posthume* le soin d'apprécier si une note de sa main (1) est ou non utile pour redresser, ensuite de mon article, l'inflexible ligne de son estimable revue. Seuls, peut-être, le savant docteur E... et l'humoristique Stéphanus, n'auront presque rien à me reprocher. Car c'est en m'inspirant de leurs substantielles réflexions que ceci est écrit.

×

Dans un article, de date déjà ancienne, j'ai fait ma confession. De matérialiste les phénomènes spirites — ai-je dit — m'ont fait devenir spiritualiste ou mieux immortaliste.

Après une absence assez longue de phénomènes ; après un délai d'indifférence d'un an et plus, ma conviction, sinon ma croyance, est-elle aussi fermement ancrée ?

Hélas ! non. Et je tire de cette constatation et de tant d'autres que j'ai faites sur des consciences autrefois convaincues, que la croyance, même en spiritisme, est en raison directe du soin que l'on met à s'occuper des choses de l'autre monde.

Le fer est malléable tant qu'il est chaud ; mais il ne reste chaud que près du feu.

Telle me paraît être la loi générale des croyances, de laquelle — s'il m'était permis de faire de la réclame pour l'ami George — je déduirais aisément : Que de multiples abonnements à la *Vie Posthume* préservent la conviction spirite des microbes du scepticisme.

(1) En fait de note, et alors surtout que le baromètre des nouvelles convictions de notre excellent ami Révola continue à marquer le degré indiquant l'affirmation du principe de préexistence, nous nous bornerons à lui dire : Ami, soyez moins rare. — M. G.

Mais point n'est ici le but proposé. C'est aux sceptiques que je m'adresse, pour discuter avec eux un ordre de phénomènes tendant à démontrer, sous forme de dilemme, la survivance de l'être, dilemme dans lequel les deux aboutissants ouvrent l'hypothèse inéluctable à la survivance même.

×

Bien entendu nous ne nous attarderons pas à discuter la véracité des phénomènes spirites. Ceux qui en sont encore à douter de la possibilité de leur obtention ou qui suspectent la bonne foi des revues spirites, n'ont qu'à se procurer les ouvrages écrits sur la matière par MM. Oxon, Vallace, Crookes, Carl du Prel, etc., ces maitres contemporains de la science. Du reste la presse autrefois gouailleuse et sceptique sur la phénoménalité médianimique est venue à résipiscence : il n'est plus de mauvais ton d'initier les lecteurs du *Figaro*, de l'*Evènement*, du *Voltaire*, du *Rappel*, de la *Lanterne*, etc., à ces sortes d'expériences et d'en affirmer les résultats.

C'est ce que n'ignore pas un docteur aliéniste de ma connaissance, avec lequel nous disputons souvent sur la question de la survivance.

— Non, me disait récemment ce docteur, je ne partage point votre opinion ; et lorsque vous me citez des médiums produisant inconsciemment des pages de littérature ou de philosophie bien au-dessus de leurs moyens conscients, mon sentiment préfère attribuer ces phénomènes à un état particulier d'exaltation de leur sensorium plutôt qu'à une intervention d'outre-tombe. Et je me les explique, du reste, en les comparant à ces états névropathiques que nous autres, docteurs aliénistes, avons l'occasion de constater bien des fois.

Ainsi par exemple, ajoutait-il, tout le monde reconnaîtra avec moi, que dans certains états morbides, l'âme paraît parfois inapte aux moindres travaux. Un simple mal de tête peut la mettre dans cette disposition, non à cause de la douleur ressentie, mais parce que l'intelligence semble, en ces circonstances, momentanément émoussée. Ça ne vient pas dit-on vulgairement.

Par contre il est des situations d'âme qui donnent à l'intelligence une coulée tellement facile qu'on en reste surpris soi-même. Le travail vient de source, rapide, fécond, supérieur. Situation particulière de l'esprit, dirai-je. Etat de clairvoyance animique produit par une plus parfaite coordination des éléments organiques du cerveau.

Si de ces dispositions naturelles que l'on constate journellement dans la vie courante, nous passons aux phénomènes du nervosisme ; à ces exaltations du principe intelligent qu'on nomme hypnotisme, suggestion, extase, nous constatons un état de clairvoyance tellement supé-

rieur que force a été de lui donner le nom de double vue. Les expériences de cette nature sont trop nombreuses et connues pour être ici rappelées. Il en est une pourtant — citée je crois par la *Vie Posthume* — qui me paraît établir de la façon la plus manifeste le travail inconscient se produisant chez certains sujets à l'état de veille, et sans qu'il puisse y avoir doute sur le principe tout à fait terrestre qui en est la cause.

Un savant français agissant par les moyens de la suggestion mentale, ordonna à une personne de faire inconsciemment une multiplication assez compliquée. L'expérience réussit et témoigna, *ipso facto,* que chez certains sujets nerveux le canal de la conscience n'est pas la seule voie par laquelle le principe intelligent peut s'extérioriser.

Donc, si d'une part l'exaltation du sensorium peut donner au sujet une somme de clairvoyance vraiment extraordinaire, et si d'autre part certains faits suggestifs ou névropathiques confirment le phénomène de l'inconscient, il n'y a plus difficulté à admettre, que ce savoir inconscient exalté, c'est-à-dire supérieur à celui jaillissant du sujet en son état normal, puisse se transmettre à une table et produire les phénomènes dits spirites qui vous paraissent témoigner de l'intervention d'une volonté d'outre-tombe.

Il y a plus, car je tiens à prendre de face vos objections, ajouta mon docteur. Vous dites que : « Nul ne peut savoir que ce qu'il a appris ». Cette formule est loin d'être aphoristique, dirai-je ; et ne saurait dans aucun cas, s'appliquer à la littérature, à la philosophie, à la science. Je m'explique.

Qu'est-ce que la philosophie, la science, la littérature considérées au point de vue du travail intelligent à faire pour les acquérir ? Autant de formes de la nature traduite par ce que nous appelons le bon sens.

En effet, la littérature est l'expression sublime du beau ; et le beau par dessus tout la description frappante du naturel. La science est une chaine de raisons toutes simples : l'algèbre, par exemple, dans ses formules les plus abstraites, n'est que la résultante des éléments de l'arithmétique ; et l'arithmétique n'est que la combinaison des chiffres par les raisonnements les plus naturels.

Il n'y a donc rien d'étonnant, concluerai-je, à ce qu'un sujet, dans un moment d'exaltation animique irradiant son intelligence d'une vive lumière, résolve un problème difficultueux, ou une abstraction philosophique, ou donne à son langage ou style une forme animée, expressive, naturelle, c'est-à-dire les meilleures qualités littéraires.

— Docteur, lui répondis-je, avez-vous la prétention de donner à votre thèse la valeur d'une démonstration scientifique ?

— Non, me dit-il. C'est une hypothèse mais plus rationnelle, à mon

sentiment, que votre explication spirite. Et d'ailleurs il suffit que ma thèse soit seulement hypothétique, c'est-à-dire suffisamment logique, pour que l'explication du phénomène par la communication supra-terrestre n'ait, elle-même, aucune valeur absolue.

— Soit docteur, fermons la parenthèse sur ce point ; mais permettez-moi d'en ouvrir une autre avec les éléments de votre propre système.

Puisqu'il faut supposer possible – selon vous — que tout homme ayant simple bon sens peut, par l'effet d'une surexcitation cérébrale illuminant l'intelligence d'une soudaine clarté, atteindre aux degrés les plus subtils du bon sens scientifique, philosophique ou littéraire, je compléterai inversement votre principe en disant : qu'un médium, s'il se suggestionne ou s'exalte lui-même, consciemment ou inconsciemment, ne pourra cependant exalter que ce qui est en lui. Que par exemple, aucun état particulier nerveux ne pourra lui faire parler ou écrire l'anglais, s'il n'a jamais appris cette langue, ou lui faire jouer un morceau de musique, s'il est entièrement dépourvu de notions musicales.

Car, en effet, ni le bon sens ni la logique, à quelque degré de développement qu'on les suppose, seront impuissants à faire distinguer sur le clavier une note d'une autre, ou savoir que les lettres *little* assemblées veulent dire « petit ». Ce sont là des sciences toutes faites de signes conventionnels, et tout aussi arbitraires que ceux au moyen desquels deux personnes peuvent secrètement correspondre, au vu de tous, en convenant que le timbre placé à tel endroit de l'enveloppe signifie bonheur ou désespoir, amitié ou haine.

Donc, dirai-je à mon tour, et cette fois avec la précision d'un axiome : Nul ne peut savoir que ce qu'il a appris, quand il s'agit de connaissances ne ressortissant pas du domaine du bon sens et de la logique.

Conséquemment, lorsque sans agent suggestionneur, je vois un médium écrire purement dans une langue que je sais lui être inconnue, je suis rigoureusement obligé d'admettre — si force m'est, de repousser à priori toute intervention d'outre-tombe — que l'idiome étranger lui vient d'une étude préalable lui ayant donné la clef des signes conventionnels qui le constituent.

Or, ce temps d'études préalable ne se rencontre en aucune partie de son existence actuelle. Il faut donc, de toute rigueur, le chercher en avant de sa naissance, c'est-à-dire dans une autre existence.

Et nous voici réduits, dans cet ordre de recherches, à un dilemme ayant pour aboutissant deux hypothèses, résolvant toutes deux, quoique inversement, le problème de la survivance.

Ou le médium qui écrit en anglais, sans l'avoir appris et sans le secours d'une suggestion étrangère, sert d'intermédiaire à un être invisible connaissant cette langue — et cette première hypothèse établit la communication des esprits et partant la survivance — ou le médium puise cette connaissance dans une étude faite nécessairement dans une autre existence, puisque sa vie présente en est complètement dépourvue. Deuxième hypothèse, contraire à la première il est vrai, attendu qu'elle infirmerait le principe de la communication, mais prouvant la survivance par le fait même de cette réminiscence active, quoique inconsciente, d'un savoir purement conventionnel, forcément acquis dans une vie antérieure.

— Vous le voyez donc, cher docteur, lui dis-je en terminant, les phénomènes spirites sous quelque point de vue qu'on les envisage, servent et serviront de mieux en mieux, je l'espère, à résoudre le problème de la tombe, puisque les plus incrédules — comme vous — seront forcés de recourir aux connaissances acquises dans une existence passée, pour pouvoir nier, avec une apparence de logique, la présence effective des esprits, par les moyens de la communication.

Louis Révola.

DEUX RÊVES RÉALISÉS

Cher Monsieur George et Ami,

L'intéressant article de M. Camille Flammarion, reproduit par la *Vie Posthume* du mois dernier, me fait regretter que les savants auteurs du livre *Phantams of the Leving*, auquel l'éminent écrivain emprunte les faits d'apparition qu'il raconte, n'aient pas cru devoir, parallèlement à leur consciencieuse enquête sur le monde des fantômes, en provoquer une semblable destinée à faire la lumière sur le monde des « rêves. » J'entends, bien entendu, les rêves dûment constatés et vérifiés ; et je reste convaincu que cette dernière enquête eût vu affluer de nombreux et sérieux témoignages, et n'eût été ni moins utile, ni moins fertile en précieux résultats que celle à laquelle est dû le succès retentissant du livre en question.

En attendant donc qu'un groupe de savants bien inspirés, entreprenne des fouilles dans cet ordre de recherches non encore explorées, je veux bien, cédant au désir que vous m'avez manifesté, détailler par écrit les deux rêves suivants, qui me sont personnels, et dont j'ai eu le plaisir une première fois de vous entretenir de vive voix ;

Le premier ne remonte pas à moins de 42 ans. C'est, en effet, en l'année 1847 que me reporte le souvenir de ce rêve toujours présent à ma mémoire. J'habitais à cette date, où j'exerçais la médecine, une petite commune du canton des Martigues, département des Bouches-du-Rhône.

Un jour que j'avais été appelé à Aix comme témoin dans une affaire de cour d'assises, à l'issue de l'audience, étant entré dans un café, je remarquai, à une table voisine de celle que j'occupais, un consommateur qui me regardait avec une attention toute particulière ; puis ce Monsieur s'approche de moi et me demande si je n'étais pas le docteur Chavaux. Sur ma réponse affirmative il me serra les mains avec une grande démonstration d'amitié ; il venait de reconnaître, en moi, un ancien ami d'enfance. Il me dit s'appeler Barras ; ce nom, en effet, me fit plaisir et me rappela nos jeunes ans. Mon ami Barras me demanda si je ne pourrais pas lui donner des nouvelles d'un autre ancien ami commun à nous deux, natif de Pélissanne et qui avait appris l'état de coiffeur ; J'aurais été désireux, me dit-il, de lui écrire, mais il m'a été impossible de me rappeler son nom. Malgré mes efforts de mémoire il me fût non moins impossible de me rappeler le nom de famille de notre ancien camarade. « Ce que je sais bien, lui dis-je, c'est que nous l'appelions, de son petit nom, Louis. Voilà bien dix ans que je ne l'ai revu. Il me fut dit, l'année dernière, qu'il s'était marié avec une jeune personne de Montpellier et qu'il avait dû s'établir à Pélissanne (B.-du-R.) son pays natal et où, ajoutai-je, il est peut-être encore. » Après quelques nouveaux instants d'entretien avec mon ancien ami, nous dûmes nous séparer et nous ne nous sommes plus revus depuis.

Bien que futiles, en apparence, ces détails préliminaires ne sont pas dépourvus d'une réelle importance, ainsi que va lu démontrer la suite du récit.

Plusieurs mois après cette rencontre inattendue, trois mois, six mois, peut-être, je ne saurais préciser, et alors que je dormais profondément dans mon lit, je rêvais que je descendais la rue d'Aix, à Marseille. Je me trouvais sur le trottoir du côté droit de la rue, et lisais, en « marchant » les noms des enseignes du côté opposé. Tout à coup ma vue s'arrête sur ce nom : *L' Bertrand, coiffeur.* M'étant réveillé soudain, je trouvai très drôle d'avoir vu en dormant ce nom de Bertrand, qui était parfaitement le nom de famille de mon ami, tandis que je l'avais inutilement cherché à l'état de veille. Puis je me dis en pensant à mon ancien ami, le cas serait encore plus drôle s'il était réellement établi à Marseille où tu viens de le voir.

Ayant hâte de vérifier le fait, je partis de chez moi dès le lendemain

sur les quatre heures du matin, malgré un vent des plus forts. Je fus rejoindre la voiture qui passait par la Nerthe et arrivé à Marseille, je mis pied à terre à l'entrée de la rue d'Aix. Je longeai tout doucement le trottoir du même côté que dans mon rêve, en lisant attentivement tous les noms des enseignes qui me faisaient face. Parvenu à une certaine distance je reconnus, non sans quelque émotion, l'enseigne que j'avais vue la veille en rêve, et fus frappé de cette particularité que la couleur des lettres, leur grosseur et jusqu'au petit nom (L'), écrit en abrégé, tout, dans la réalité, était absolument exact et tel que je l'avais observé en dormant. Je traversai rapidement la rue et en entrant dans le magasin, je reconnus mon ami Bertrand, à qui je fis part de la manière mystérieuse que j'avais découvert son adresse.

* * *

Le deuxième rêve dont il me reste à parler se trouve compliqué d'un autre phénomène non moins obscur et resté jusqu'ici inexpliqué, appelé pressentiment. Nous étions en 1859; j'habitais alors Marignanne, petite localité située non loin de la station du Pas-des-Lanciers. Désireux que j'étais depuis longtemps de connaître Paris, je résolus un certain jour de me payer cette satisfaction, et pris mes dispositions en vue de consacrer à ce voyage une vingtaine de jours. Mon fils, âgé, à cette époque, d'une quinzaine d'années, me fit promettre de lui acheter un joli polyorama pour son théâtre d'amateurs. Je partis un lundi matin par le premier train et arrivai à Paris le lendemain vers les midi. Tout le restant de la journée fut employé à courir de droite et de gauche, en promenades et distractions de toutes sortes. Malgré tant de choses nouvelles pour moi, malgré cette animation des rues et des boulevards qui contrastait si fort avec l'aspect silencieux de mon petit pays, je me sentais sous l'empire d'une idée triste que je ne pouvais parvenir à dissiper. Quelque chose me disait : ne reste pas à Paris, va voir ton père, va voir ton père... Il est bon de dire que mon père, lui, habitait Marseille et qu'il était d'un âge assez avancé, 83 ans. Pourtant, la dernière fois que je l'avais vu, c'était assez récemment, je l'avais laissé, en apparence du moins, très bien portant. Je m'efforçai donc de me soustraire à ce qui me semblait n'être qu'un effet de mon imagination et continuai mes excursions dans Paris.

La journée du mercredi fut pour moi une journée de véritable cauchemar. Comme la veille, tout me laissait indifférent, je ne me sentais attiré ni captivé par quoi que ce fut Le jeudi matin, à peine étais-je debout que des idées de plus en plus sombres s'emparèrent de moi ; vainement essayais-je de me dominer ; toujours ces mêmes mots sem-

blaient résonner à mon oreille et ne me laissaient plus aucun repos : retourne donc, va voir ton père, va voir ton père. Une telle situation d'esprit me devenant à la fin intolérable, je m'empressai d'aller acheter le polyorama que j'avais promis à mon fils, et qui me coûta, ce qui n'est pas inutile d'indiquer, ainsi qu'on va le voir, caisse et tableaux compris, la somme assez ronde de 700 francs, et le soir même je reprenais le chemin de fer. J'étais donc resté dans Paris un peu moins de trois jours au lieu de trois semaines ainsi que je me l'étais proposé en partant de chez moi.

Le samedi, de bon matin, au moment où le train ralentissait et allait s'arrêter à la station du Pas-des-Lanciers, je me sentis de nouveau fortement sollicité par le même avertissement secret qui m'avait fait quitter Paris. Malheureusement j'eus le tort de ne pas m'y montrer suffisamment docile, et mon billet, d'ailleurs, n'étant pas à destination de Marseille, je descendis du wagon et me rendis chez moi, me promettant bien toutefois de ne pas laisser passer la huitaine sans aller embrasser mon père.

Cette première journée de mon arrivée se passa assez bien. Voisins et voisines vinrent admirer le polyorama. Mais il en fût tout autrement pendant le cours de mon sommeil. Je rêvai que me trouvant en compagnie de plusieurs personnes, toutes, loin de me complimenter, me plaisantaient sur mon emplète. L'une d'elles me dit même ces paroles textuelles qui restèrent gravées dans mon souvenir à mon réveil : *Tu ne t'en serviras jamais, et quand tu voudras le vendre ton polyorama, tu n'en retireras pas plus de 50 francs.*

Ce rêve ne fut pas sans me troubler un peu à cause du mot jamais qui semblait venir confirmer mes tristes pressentiments. Dès le matin de ce même jour, qui était un dimanche, le regret de ne pas être allé voir mon père devint si poignant que je résolus de ne pas renvoyer plus loin qu'au lendemain lundi pour me rendre à Marseille. Hélas ! ce même lundi, à la pointe du jour, un exprès se présentait chez moi et m'annonçait la mort de mon père qui avait succombé la veille à une attaque d'apoplexie foudroyante. Cette nouvelle fut pour moi comme un coup de foudre qui bouleversa tout mon être. Je restai comme anéanti. Pourtant je m'armai d'énergie et partis pour Marseille afin d'aller rendre mes derniers devoirs à la dépouille mortelle de mon bien aimé père.

La mort de mon père fit sur moi une telle impression que, de retour à Marignanne, j'étais comme dégoûté de la vie. Je ne pensai plus ni au théâtre, ni au polyorama que je laissai en repos dans sa caisse, sans *jamais m'en servir*, ainsi que cela m'avait été prédit en rêve.

Quelque temps après ce douloureux événement, nous quittions Marignanne pour venir habiter Marseille ; et là, en arrivant, mon fils ne pouvant penser à utiliser le polyorama je cherchai, mais inutilement, à le vendre. Enfin *dix-huit ans* plus tard, voulant m'en débarrasser n'importe à quel prix, je résolus de le faire porter à la salle des commissaires-priseurs. Et me rappelant que dans le voisinage de la salle des ventes se trouvait un menuisier de ma connaissance nommé Claudet, je déposai ma caisse et mes tableaux provisoirement chez lui. M. Claudet, me dit connaître un marchand forain qui problablement me ferait une offre.

Une huitaine de jours après, un monsieur se présente dans mon cabinet et me dit : J'ai vu votre polyorama chez le père Claudet et je viens pour vous l'acheter. Combien en voulez-vous ?

— D'abord il faut que je vous dise le prix que je l'ai payé...

— Pas nécessaire, interrompit le marchand, je vais vous le dire : la caisse ne vous a pas coûté moins de 300 fr. Les tableaux, les uns dans les autres, ne vous ont pas coûté moins que la caisse. Mais tout cela n'est plus à la mode ; tout cela a besoin de grandes réparations. Bref, si cela peut vous convenir, *je vous en donne 50 fr., pas un sou de plus pas un sou de moins.*

Sur mon refus, mon acheteur ne manifesta ni regret ni surprise. Il prit son chapeau, salua et partit. Je me mis à la fenêtre pour l'observer. Le voyant s'éloigner d'un pas rapide, comme un homme qui ne paraissait pas du tout disposé de se retourner sur ses pas, je l'appelle, il revient. Quand il fut en ma présence je lui dis : *Monsieur, je vous laisse mon polyorama au prix de 50 fr. Non pas parce que je m'y trouve poussé par la nécessité, mais pour donner satisfaction à un rêve que j'ai fait il y a dix-huit ans.*

D[r] CHAVAUX.

Merci de nouveau à l'obligeant ami qui nous fait parvenir ce nouvel article de M. Camille Flammarion, publié comme le dernier, qui portait le même titre, dans un récent numéro du *Voltaire*. Le rêve circonstancié et plein d'intérêt qui s'y trouve relaté vient tout à point faire en quelque sorte le pendant des deux rêves non moins vivement intéressants du D[r] Chavaux.

LES APPARITIONS

Notre dernier article ayant été l'objet de discussions assez nombreuses, il ne nous paraît pas dénué d'intérêt de revenir une seconde fois sur le même sujet, surtout à propos de deux documents fort curieux que nous venons de recevoir.

Le premier nous est adressé par notre ami de vieille date Alfred Véron, qui, depuis longtemps déjà, ne tient plus beaucoup à notre planète. Entre autres témoignages, par exemple, de son très grand désintéressement terrestre, il a préparé depuis longtemps les envois de faire-part qui devront être mis à la poste le jour de son décès, et ce sont ces cartes :

ALFRED VÉRON

Décédé le..... ....

La Famille

qu'il adresse chaque année à ses amis à l'époque du jour de l'An, en biffant *décédé le*... et en ajoutant : « Mille regrets, mais à bientôt ».

Voici la lettre que nous avons reçue de lui ce matin :

« L'un de mes amis vient de m'adresser, à propos de votre dernier article, quelques observations qui me paraissent dignes de vous être communiquées. Pour moi, vous savez quelles sont mes idées sur le sujet. Je ne suis pas encore parti, comme vous voyez, ce qui est assez absurde, car je ne vis plus. Ce n'est pas vivre que de ne plus pouvoir faire un pas, de souffrir sans cesse et de ne se soutenir que par la morphine. J'ai le plus vif désir d'aller voir ailleurs ce qui s'y passe, d'autant plus que mon organisme se désagrège petit à petit. Pourtant j'attendrai probablement jusqu'à l'Exposition. ..... »

***

Voici la relation du correspondant de M. Véron, M. van de Kerkhove.

J'ai connaissance de plusieurs cas analogues à ceux que Flammarion vient de citer. Mais il y a là deux phénomènes de caractère bien différent.

1° Les apparitions de personnes au moment de leur mort sont nombreuses et incontestables. J'en ai eu moi-même à citer. Le 25 août 1874, étant au Texas (Etats-Unis), vers le coucher du soleil, après dîner, j'étais assis en fumant ma pipe dans la salle basse de la maison que j'occupais, devant le mur, avec une porte donnant sur le nord-ouest à ma droite.

Tout à coup, dans l'embrasure de cette porte, je vois mon vieux grand-père. J'étais dans un état sémi-conscient de doux bien-être et de

quiétude, en homme qui a bon estomac et qui a bien dîné. Je n'éprouvai aucun étonnement de le voir là. De fait, je vivais végétalement et étais sans pensée à ce moment ; mais je fis à part moi cette réflexion : C'est drôle, comme ces rayons du soleil couchant mettent de l'or et de la pourpre partout, dans les moindres plis des vêtements et de la figure de mon grand-père. En effet, le soleil se couchait en ce moment tout rouge et jetait ses derniers rayons horizontaux diagonalement par la porte dans la salle. Le grand-père avait sa physionomie de bonté ; il souriait, paraissait heureux. Tout à coup il disparut avec le soleil couchant, et je m'éveillai comme d'un rêve, avec la conviction que j'avais eu une apparition. Six semaines après, j'appris par lettre que mon grand-père était mort dans la nuit du 25-26 août, entre une heure et deux heures du matin. Or, il y a entre la Belgique, où mourut mon grand-père, et la longitude du Texas, où j'étais, une différence de 5 h. 1[2. Heure du coucher du soleil vers sept heures.

Je me suis, depuis, appliqué à étudier la conditionalité de ces phénomènes. De mes études il résulte qu'il paraîtrait que cette faculté d'apparaître est limitée en dedans des trois quarts d'heure d'agonie qui précèdent le dernier souffle. Ce sont des projections par élan sympathique. Le mourant, se sentant s'en aller, est pris d'un intense désir de voir encore une fois celui ou celle qu'il aime par dessus tout et... se fait voir. Sans doute, il y a là transport de l'entité persistante ; ce qui le confirmerait, c'est que, quatre fois sur cinq, au moins, c'est en cas de mort subite, par accident ou autrement, que ces apparitions par projection à distance ontlieu.

2° L'autre cas, celui de vivant à vivant, est plus obscur... ou plus compliqué. Il y a des témoignages nombreux d'apparitions de vivant à vivant, involontaires, inconscients (physiquement) quand la personne qui apparait était endormie.

Mais le cas cité par Flammarion est différent. L'apparaissant est éveillé et dans l'exercice plein de sa force consciente, de sa volition. C'est plutôt un cas de création par force de projection magnétique, et il me semble que ce n'est qu'un phénomène de magnétisation à distance. J'ai connu en Angleterre deux personnes — mari et femme — qui faisaient ces tours de force presque en jouant.

***

La seconde relation nous est adressée par notre sympathique confrère de la presse parisienne M. P. Conil. La voici :

En 1844, je faisais ma septième au lycée Saint-Louis. Ma santé était bonne, mais j'étais ce qu'on est convenu d'appeler fort délicat.

A cette époque, un de mes oncles, Joseph Conil, juge d'instruction à l'île Bourbon (aujourd'hui île de la Réunion), était venu à Paris pour consulter les célébrités médicales d'alors au sujet d'une grosseur qui, s'étant d'abord montrée sur le cou, derrière l'oreille droite, avait peu à peu envahi toute la joue et gagné la tête.

Il aurait voulu qu'on l'opérât ; mais Velpeau s'y était opposé et avait dit à mon père :

« Sans opération, il peut vivre un an ou quinze mois. Si on l'opère, il mourra entre les mains des chirurgiens. »

Ce diagnostic fut toujours ignoré de mon pauvre cher oncle.

On inventait chaque jour de nouveaux prétextes, un retard apporté à l'opération.

Un dimanche de sortie, je le trouvai plus affectueux que jamais, et quand je le quittai, il me dit :

— Embrasse-moi ; je ne te reverrai plus.

Je protestai, bien entendu, contre ces paroles ; je l'embrassai bien affectueusement, car je l'aimais beaucoup, et rentrai au collège où je repris, comme de coutume, mon travail et mes jeux.

Dans la nuit du jeudi au vendredi de cette même semaine, je dormais profondément, lorsqu'un rêve me transporta à Courbevoie (j'ai oublié de dire que mon père et ma belle-mère y passaient l'été et y avaient amené mon oncle).

Dans la grande chambre du premier, donnant sur le jardin, couché sur son lit aux rideaux rouges, mon oncle était entouré de mon père, de ma belle-mère ; près du lit, assise et priant, une vieille bonne bretonne, Louise, qui depuis bien des années déjà était à notre service.

Mon oncle parlait tour à tour aux personnes présentes.

A mon père, à ma belle-mère, il adressait quelques recommandations touchant ma sœur et moi et j'entendais très distinctement ses paroles ; je pourrais les répéter, car cette vision m'a fait une telle impression qu'elle est encore présente à mon esprit et à mon souvenir comme si elle datait d'hier, mais elle ne saurait présenter le moindre intérêt pour vos lecteurs.

A Louise, il donna sa bourse.

— Prenez, lui disait-il, vous m'avez soigné comme une sœur de charité.

Et j'entends encore les sanglots de cette fille dévouée.

Un silence se fit que Louise rompit.

— Monsieur Joseph, il y a bien trois mois que vous n'avez pu ouvrir votre œil droit. Tenez, j'ai là une médaille de la vierge d'Auray, mettez-la sur votre œil, et il s'ouvrira.

Mon oncle sourit, prit la médaille, la plaça sur ses paupières qui, presque aussitôt s'ouvrirent et demeurèrent ouvertes quelques minutes.

Mon oncle était fort croyant.

— Je ne passerai pas la nuit, je le sens. Louise, allez me chercher un prêtre.

Louise partit.

Mon père et ma belle-mère prirent les mains du malade, qui continua à s'entretenir avec eux, sans que je perdisse une seule des paroles échangées.

Le prêtre arriva. On le laissa seul avec le cher moribond. J'assistai à la confession, mais *je n'en entendis pas* un seul mot.

Le prêtre sortit. Mes parents et Louise rentrèrent. Bientôt l'agonie commença et j'en *vis* tous les détails navrants...

Mon bien-aimé oncle poussa un long soupir.

Il était mort...

Quand je m'éveillai, l'horloge du collège sonnait deux heures du matin.

J'avais les yeux pleins de larmes.

« Il faut, me dis-je, prendre le contraire des rêves. J'ai rêvé que mon oncle était mort, c'est qu'il va bien. »

Le dimanche matin, un vieil ami de ma famille, M. Vigneau, père d'Henri Vigneau, l'auteur d'*Orfa* (mort à Paris en 1882), vint me chercher et m'apprit la triste, bien triste nouvelle.

Arrivé à Courbevoie, mon père me transmit les dernières recommandations de mon oncle... et ces recommandations étaient les mêmes que celles que j'avais *entendues*.

Très frappé, je pris la parole et je dis à mon père :

— Mon oncle n'a-t-il pas dit ça et ça ?

— Oui.

— Ses derniers moments ne se sont-ils pas ainsi passés ?

Et je racontai *tout* ce que j'avais *vu* et *entendu*.

Tout était d'une exactitude absolue.

— Mais comment sais-tu cela ? interrogea mon père.

— Papa, je l'ai rêvé. Mais, dis-moi, à quelle heure mon oncle est-il mort ?

— A deux heures précises.

— C'est bien cela, répliquai-je, c'est l'heure à laquelle je me suis réveillé !

Jamais, depuis lors, je n'ai *rêvé (?)* de la sorte. — P. CONIL.

Nous n'avons aucun commentaire à ajouter à ces faits. Ils sont inexplicables, soit ; mais ce sont des faits aussi positifs, aussi réels, qu'une

observation astronomique ou une expérience de physique, et nous devons les enregistrer. Laplace mourant s'écriait : « Ce que nous savons est peu ; ce que nous ignorons est immense. »

CAMILLE FLAMMARION

REMARQUES. — Nous n'insisterons pas sur le deuxième rêve de notre cher correspondant et ami docteur Chavaux, certains abstracteurs pouvant n'y voir à la rigueur, qu'une suite d'effets de hasard et de coïncidence. Nous glisserons de même sur l'explication ingénieuse, mais encore un peu trop isolée et personnelle à l'aide de laquelle M. Van de Kerkhove essaye de se rendre compte du phénomène des apparitions. Mais, par contre, il nous paraît opportun de faire remarquer le cachet d'indéniable authenticité et de parfaite lucidité qui caractérise, aussi bien le rêve pendant lequel l'honorable Dr Chavaux découvre le nom et l'adresse d'un ami d'enfance totalement perdu de vue par lui depuis longtemps, que celui où M. Conil assiste de *visu* et de *auditu* aux « dernières heures » d'un oncle aimé.

En présence de tels faits, « aussi positifs, aussi réels qu'une observation astronomique, ou une expérience de physique » et qui, accumulés et recueillis dans des in-folio, pourraient déjà donner un pendant à la tour Eiffel, il est permis de regretter que l'auteur si justement populaire de « La pluralité des mondes habités », n'ait pas cru devoir se constituer le Christophe Colomb de ce nouveau monde entrevu de la nuit.

Croire possible, dira-t-on, qu'il dépende jamais de la volonté de l'homme, de transformer ces mille capricieuses et fugitives créations d'une imagination vagabonde — que le sommeil voit éclore et s'évanouir — en forces dirigeables, en actes conscients, voilà bien, en fait de rêve, le plus fantastique qu'il est possible d'imaginer !

Ce rêve, l'avenir le verra pourtant se réaliser, car pour audacieuse que soit l'imagination, elle ne saurait atteindre, et bien moins dépasser, les bornes du possible et de la réalité. Les rêves doublent la vie, a dit Boiste. Et de même, grâce à cet immense réservoir, à cette inépuisable accumulation de vie latente, inconsciemment vécue jusqu'ici pendant le sommeil, l'être futur verra certainement s'accroître un jour, et se décupler peut-être, la puissance de sa vie active et consciente.

C'est que, de languissante qu'elle était jadis avant le réveil de la pensée, avant l'éclosion des progrès en tous genres, la vie est devenue tellement intense ; le cœur, en ces temps de lecture à outrance, d'étude à outrance, de découvertes à outrance, en est arrivé à se sentir palpiter et sympathiser pour tant de nobles et grandes choses à la fois, que les quelques heures de la journée pendant lesquelles le corps est alerte et dispos, ne suffiront bientôt plus à l'homme pour étancher sa soif grandissante d'activité.

Le jour n'est donc pas éloigné où la nécessité d'agrandir la sphère de son action deviendra chez lui impérieuse. C'est alors que, plus hardis que le triomphateur de la Salpêtrière, qui en est encore à chercher le foyer de l'intelligence dans le moi charnel, dans le moi qui dort ; les Charcot de l'avenir, eux, le chercheront plus sagement, ce foyer, dans l'indépendance du moi qui veille, du moi qui rêve. Puisqu'il est avéré, se diront-ils, que

'on peut rêver *vrai* sans but et sans volonté, pourquoi n'arriverait-on pas, dans la nuit comme dans le jour, non plus à rêver, mais à penser et agir intentionnellement et volontairement ? En effet, dirons-nous, sans attendre que messieurs les savants aient pris les devants : alors qu'il est démontré que la mort elle-même n'interrompt pas le cours de l'existence et de la pensée consciente, pourquoi le sommeil, qui n'est que l'image simplement réduite de la mort, y mettrait-il obstacle ? Pour nous, survitalistes — selon le cliché consacré, — poser la question c'est la résoudre. Et voilà comment, la question résolue, la vie apparaît aussitôt telle qu'elle est, c'est-à-dire sans solution de continuité. Ne nous lassons donc pas d'entasser les faits et de propager une philosophie si bien faite pour éclairer d'un jour si nouveau, les étapes sans fin de nos destinées ; philosophie seule capable de permettre à la pensée de relier ce tronçon d'existence actuelle, ce tunnel charnel, à la grande ligne, à la grande voie en pleine lumière qui a nom : la Mort. — M. G.

ENCORE LES TABLES TOURNANTES

Sous ce titre : *Les Tables Tournantes*, nous lisons dans le journal *Paris*, du 26 février dernier, un article signé Victor Laporte, dans lequel nous avons vainement cherché ce que nous croyions y trouver au début, c'est-à-dire quelque chose de neuf ou de concluant. Ce que l'auteur nous raconte a été tellement ressassé depuis trente ans, que nous nous sommes instinctivement reporté à la date du journal, croyant être tombé sur un numéro vieux de plusieurs années.

De quoi s'agit-il, en effet, dans ce résumé qui semble avoir la prétention de résoudre le problème de la médiumnité humaine ?

De muscles craqueurs, de mouvements nerveux ; toutes choses depuis longtemps répétées ; enfin, de négations ou d'affirmations purement gratuites ! Tout cela est loin de constituer du solide ou du nouveau, il faut bien en convenir. Certainement, il est beaucoup plus commode de nier ou d'affirmer, que de prouver ou de démontrer, et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous voyons messieurs les critiques, souvent décorés, on ne sait pourquoi, du nom de *savant*, trancher d'un mot les questions les plus complexes, afin de s'épargner la peine de les discuter ; or, ce n'est pas là, que nous sachions du moins, faire preuve d'une très grande science. Aussi, nous bornerons-nous à citer quelques passages seulement de cette philippique émoussée, pour édifier nos lecteurs sur la force et la valeur des arguments à l'aide desquels l'auteur prétend établir qu'il n'y a rien de vrai dans les soi-disant manifestations d'esprits ; manifestations auxquelles de prétendus

spirites naïfs ou charlatans (c'est l'auteur qui parle), voudraient faire croire, en dépit du sens commun.

Et comme preuves à l'appui de son assertion, l'auteur cite l'expérience suivante, faite par un savant que son grand âge, plus que sa compétence en la matière, nous porte à vénérer.

« Pensant qu'il suffirait d'empêcher l'adhérence des doigts à la table pour supprimer les mouvements de celle-ci, le savant (M. Chevreul), fit placer sous les doigts des plaques de mica. Les prévisions se réalisèrent. Les plaques de mica glissèrent sur la table et celle-ci ne tourna pas. Mais les spirites firent alors une objection : le mica, dirent-ils, est une substance mauvaise conductrice de l'électricité ; il est possible qu'elle s'oppose au passage du fluide qui, sorti de nos doigts, communique des mouvements à la table.

« La seconde fois, on colla les plaques de mica sur la table. La table tourna. Il était donc évident que le glissement seul avait agi dans la première expérience. »

S'il ne s'agissait que de démontrer la possibilité du mouvement de la table sans intervention d'*esprits*, nous pourrions à la rigueur accorder à notre contradicteur que dans certains cas, il peut avoir raison, mais là où nous ne saurions considérer sa définition comme suffisante, c'est lorsque parlant des phénomènes d'un ordre transcendant, tels que : enlèvement d'un meuble à distance sans aucun contact des mains, écriture directe sur des ardoises par une main invisible, déplacements d'objet, etc., il dit :

« Ici, l'esprit reste interdit et émerveillé. Cependant la science ne « voit dans ces phénomènes, si extraordinaires qu'ils soient, que des « faits naturels *et attribue à un fluide, dont la nature est encore à « l'étude*, toutes ces attractions et ces répulsions donnant naissance à « des événements si bizarres et si bien faits pour éveiller les supersti- « tions et la croyance au surnaturel. »

Retenez bien ces mots, lecteurs : *que la science attribue à un fluide dont la nature est encore à l'étude.* Mais alors, inconséquent contradicteur, si vous êtes obligé de convenir que la science ne connaît pas encore la cause, fut-elle simplement fluidique, qui produit ces phénomènes dans lesquels le mica de M. Chevreul n'a plus de raison d'être, de quel droit venez-vous nous dire, quelques lignes plus loin, que la plupart du temps, ces faits sont le produit de la fraude, du charlatanisme, de la supercherie, etc.

N'y eut-il qu'un seul fait sur mille qui ne puisse être attribué à la fraude, que vous devriez vous abstenir de tout jugement téméraire, par cela seul qu'une exception en pareille matière a autant de valeur

que la règle même, attendu que la cause qui l'a produit une fois peut le reproduire indéfiniment. Or, cette cause, vous en convenez, échappe à votre analyse. Pourquoi alors affirmez-vous si inconsidérement que les spirites ou médiums sont en général des charlatans.

Allons, allons ! — dirons-nous à M. Victor Laporte et autres esprits forts qui trouvent bon de ne rien admettre en dehors de ce qu'ils savent ou croient possible — observez, étudiez une fois pour toutes, avant de trancher sentencieusement de telles questions, et ne perdez pas de vüe que la première condition pour juger des couleurs est de ne pas être aveugle.

« Il va sans dire — ajoute en terminant le signataire de l'article — « que le spiritisme, en tant que doctrine, n'est qu'une invention *mal-« saine* due à des imaginations exaltées. »

On est vraiment stupéfié en voyant qualifier de malsaine une doctrine qui, comme chacun sait, a pour base la pluralité des existences et la communication possible entre un monde et l'autre. D'ailleurs pour prouver à notre contradicteur qu'il n'y a chez nous ni parti pris, ni fanatisme nous le prions de nous faire connaître la doctrine, sans doute plus saine, qu'il tient en réserve, et à laquelle nous sommes prêt à nous rallier si elle contient une explication plus rationnelle des inégalités et des injustices apparentes contre lesquelles on se sent révolté et dont le spiritisme seul a jusqu'à ce jour donné la clef.

J.-B. Rouxin.

EXTRAITS d'une lettre de l'Abbé Roca à l'Évêque de Perpignan. — L'Abbé Roca nous fait parvenir sous forme d'imprimé, avec prière de l'insérer, copie d'une lettre publiée déjà par *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales,* et dont nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, donner que quelques extraits.

Nous saisissons cette occasion pour remercier l'Abbé Roca de l'envoi de son substantiel ouvrage, *Le Glorieux centenaire de 1889* (1), sur lequel, d'ailleurs, nous nous proposons de revenir.

En attendant voici les extraits de la lettre :

« Monseigneur,

« Le dernier numéro de *la Semaine Religieuse* du Diocèse de Perpignan (26 janvier 1889) porte l'exécution de votre menace : vous m'avez frappé de *suspense* publiquement, sans même attendre le résultat de mon recours au Pape, dont vous étiez pourtant bien informé.

---

(1) Le *Glorieux Centenaire de 1889 :* Monde nouveau ; Nouveaux cieux ; Nouvelle terre. Par l'abbé Roca. — A. Ghio, éditeur, Palais-Royal, Paris. Prix : 7 fr. 50.

« Vous avez cru sans doute remplir un devoir. Je voudrais pouvoir vous en féliciter ; je ne puis que prier Dieu de vous tenir compte de votre intention, car, pour ce qui est du fait en lui-même, je le tiens pour déplorable et désastreux. Il va causer un scandale énorme aux yeux des rédacteurs et des lecteurs des *Nouvelles Revues* où j'écris moi-même, et dans tous les milieux scientifiques où je ne suis pas un inconnu.

«... Que faire maintenant? Ah! l'épreuve est terrible, et notre tâche vient d'être rendue très délicate et fort difficile! Réussirai-je à faire entendre raison à mes amis, à les persuader que cette malencontreuse condamnation n'atteint pas notre enseignement, qu'elle ne regarde en rien le Christianisme *transcendental*, dont le fonds éternel se dévoile à notre époque et que de pareils arrêts ne portent pas plus contre nos écrits, que ne portèrent, contre les découvertes de la Science positive, les décrets de ces mêmes Congrégations romaines, quand elles contraignaient Copernic, Galilée, Bacon, Malebranche, Newton, Leibnitz, Descartes, tous les Pères de la Civilisation moderne, à s'incliner sous leur férule et à signer des rétractations de la force, par exemple, de celle-ci : « Moi, Galilée, dans la 69e année de mon âge, ayant devant « les yeux le Saint Evangile que je touche de ma main, j'abjure, je « maudis et je déteste l'*erreur* et l'*hérésie du mouvement de la Terre.* »

L'hérésie du mouvement de la Terre !

« Cette Terre cessa-t-elle de tourner pour leur donner raison? — Non, non, Monseigneur, pas plus que ne s'arrêtera la radieuse évolution dont nous signalons aujourd'hui la *loi positive* et les *phénomènes religieux et sociaux*...

« Monseigneur, j'avais eu l'honneur de prévenir Votre Grandeur que si vous frappiez, vous me mettriez dans l'obligation de défendre, non pas certes ma misérable personne dont je fais très peu de cas, mais les principes éternels du pur Christianisme, et que, pour cela, j'aurais à faire des révélations foudroyantes. Est-ce que Votre Grandeur en aurait douté? Auriez-vous pris mes paroles pour un ridicule essai d'intimidation? Peut-être aurais-je dû être plus explicite, vous dire, par exemple, à quelles sources d'information j'avais dû m'adresser. J'ai puisé dans bien des bibliothèques publiques et privées, particulièrement dans celles d'Espagne, cette terre classique du fanatisme, et surtout dans la plus précieuse de toutes, la fameuse *Colombina* de la Cathédrale de Séville, dont j'ai si longtemps secoué les vieilles poussières.

« Peut-être aussi aurais-je dû vous informer que je n'ignore pas les actes du *Concilium quorumdam Episcoporum, Bononiæ congregatum*

quæ de ratione stabilicndæ romanæ ecclesiæ, Julio III, Pont-Max, datum, est.

« Longtemps on s'était flatté de l'espoir d'avoir fait disparaître de partout toute trace de ces étranges délibérations. Il n'en est rien. Ces pièces, exhumées par le bibliographe Antoine-Alexandre Barbier, furent publiées par Joh. Wolphius, plus tard par Llorente, dans ses *Monumenta*, et dans son n° de janvier 1829 *la Revue des Archives du Christianisme* en reproduisit quelques extraits. Enfin, en 1870, une copie complète en fut remise à mon vénérable ami le P. Gratry, je sais par qui et dans quel but. Terrifié par cette révélation, le célèbre Oratorien manqua de courage dans cette circonstance ; mais ce courage, Monseigneur, d'autres l'auront, s'il le faut, pour la gloire de N.-S. et Maître Jésus-Christ, et pour le triomphe de son *Corps social*, la très sainte Eglise catholique universelle, autant vaut dire l'Humanité intégrale nouvelle.

« Il est temps que le Jugement se fasse, et vous savez, Monseigneur, que d'après les prévisions mêmes de Saint-Pierre, ce *Jugement* commencera par la Maison de Dieu, — « *Tempus est ut incipiat Judicium a domo Dei.* » (I Petr. IV. 17).

« Je prie Votre Grandeur, Monseigneur, d'agréer, etc...

L'ab. ROCA.

Château de Pollestres, près Perpignan, le 5 février 1889.

Nous avouons ne pas très bien nous expliquer pourquoi le courageux abbé subordonne la révélation des documents secrets qu'il tient en réserve, à l'absolution ou à la condamnation de ses ouvrages par ses supérieurs hiérarchiques.

A notre avis, quand on a la main pleine de vérités, on ne doit pas se borner à menacer de l'ouvrir, on doit l'ouvrir toute grande quelles que puissent en être les conséquences. L'intérêt de l'humanité doit, selon nous, primer tous les autres.

Ensuite, nous nous demandons comment il se fait qu'un homme doué comme l'abbé Roca, d'une nature d'élite, d'une intelligence supérieure, d'un savoir et d'une érudition remarquables, n'ait pas encore pu secouer le joug qui le tient courbé devant la hiérarchie épiscopale ? Croit-il donc qu'en jetant le froc aux orties, en se débarrassant des liens qui l'enserrent, des langes mystiques qui l'étouffent et dans lesquels la liberté de sa pensée reste emprisonnée, il ne pourrait plus écrire avec la même sincérité d'allure ? Nous pensons, nous, que c'est le contraire qui aurait lieu, et désirons ardemment que cet apôtre éloquent des vérités modernes brise au plus tôt les chaînes qui

le retiennent captif dans sa robe de prêtre et empêche son esprit de s'élever résolument au-dessus des dogmes qu'il semble respecter tout en les stigmatisant parfois avec une vigueur et une verve prime-sautière incomparables.

Ainsi, pour nous, la divinité du Christ, qui est selon l'abbé Roca la base de toute doctrine, de toute religion, de toute croyance, est une de ces anomalies qui ne peut guère s'expliquer chez un esprit aussi avancé, à moins de faire une large part à l'influence de sa première instruction religieuse. Aussi ne doutons-nous pas qu'une fois rendu à la liberté, il ne se dépouille en même temps de ce reste du vieil homme sacerdotal.

J.-B. R.

NÉCROLOGIE. — Nous avons appris avec regret le décès de M. Julien, ancien receveur de l'enregistrement et des domaines, et membre actif du Groupe Bisontin où furent obtenues des dictées médianimiques d'un ordre si important.

Nous prions nos confrères du Groupe Bisontin, qui perdent en la personne de M. Julien, un zélé et instruit collaborateur, de vouloir bien agréer, avec l'expression de nos sentiments de condoléance, celle non moins sincère de nos fraternelles sympathies.

LES « ORIGINES ET LES FINS ». — Nous nous bornerons pour aujourd'hui, faute de place, à signaler l'apparition d'un livre médianimique qui vient, simultanément, sous ce titre, d'être mis en vente chez *M. G. Carré, rue Saint-André-des-Arts, 58, et à la librairie des sciences psychologiques rue Chabanais, 1. Prix 2 fr.*

Ce livre, patronné par M. Eugène Nus, aurait été obtenu par l'écriture mécanique, trois mères de famille lyonnaises superposant leurs mains les unes sur les autres.

LE « DEVOIR ». — Après 12 ans de succès et d'existence hebdomadaire, sous la direction de M. Godin, de regrettable mémoire, le *Devoir* s'est transformé depuis janvier dernier, en une superbe revue de 64 pages qui paraît mensuellement, sous la direction de Madame veuve Godin.

Le fondateur du *Familistère*, qui était en même temps qu'un écrivain distingué, un remueur d'idées, ayant laissé de nombreux manuscrits, sa digne veuve, qui le secondait si bien dans tous ses travaux, se propose de les publier en grande partie dans le nouveau *Devoir*. Et en effet, dès le premier numéro, on pouvait lire déjà quelques pages remarquables de ces manuscrits posthumes, intitulées : « Credo de J.-B. Godin ».

Le Directeur-Gérant : Mme George.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, et 6.